

Mélanges de la Casa de Velázquez

[55-1 | 2025](#)

[Numéro spécial. Siècle d'or](#)

Ivan Gracia-Arnau, *¿Quién asesinó al virrey? Memoria de la violencia durante la revuelta catalana de 1640*

Mathias Ledroit

<https://doi.org/10.4000/140tb>

Referencia(s):

Ivan Gracia-Arnau, *¿Quién asesinó al virrey? Memoria de la violencia durante la revuelta catalana de 1640*, Madrid-Frankfurt am Main, Iberoamericana-Vervuert, coll. « El tiempo emulado. Historia de América y España », 2024, 259 p.

Le 7 juin 1640, jour de la Fête-Dieu, Barcelone fut le théâtre d'émeutes qui se soldèrent par la mort du comte de Santa Coloma, vice-roi de Catalogne. Connue depuis le XIX^e siècle comme le « Corpus de Sang », cette journée constitue une charnière entre les rébellions paysannes survenues entre janvier et mai 1640 et l'engagement de la Generalitat et du Consell de Cent dans une guerre défensive contre Philippe IV. Dès l'origine, le « Corpus de Sang » est un événement encombrant de l'histoire de la Catalogne. Pour les catalanistes de la fin du XIX^e siècle, comme V. Balaguer, il fut une réaction spontanée du peuple catalan, incarné dans la figure des moissonneurs (*segadors*), contre les vexations du Comte-Duc d'Olivares. Cependant, les historiens républicains des années 1930, comme F. Sagarra et A. Rovira i Virgili, lui ont préféré d'autres symboles, moins violents, comme l'éphémère république catalane et la victoire franco-catalane contre les troupes menées par Los Vélez à la bataille de Montjuich le 26 janvier 1641. Dans les années 1990, les pouvoirs publics lui ont redonné un certain lustre en faisant de « Els Segadors » l'hymne officiel de la Catalogne, mais malgré ces tentatives et celles menées par des historiens pour les réhabiliter, le « Corpus de Sang » et la « Guerre des moissonneurs » peinent à trouver leur place dans la mémoire collective catalane, qui leur préfère de loin 1714.

2L'enquête menée par Ivan Gracia-Arnau dans *¿Quién asesinó al virrey?* porte sur la construction de la mémoire du « Corpus de Sang » à travers une étude des récits qui l'ont façonnée entre 1640 et 1652 et sur la manière dont les différents acteurs de la révolte des Catalans de 1640 y ont eu recours dans la « guerre des papiers » qu'il se sont livrée. Il en ressort que si la mort du vice-roi avait été exploitée à l'envi pour les partisans de Philippe IV, elle prit la forme d'un caillou dans la chaussure des défenseurs des institutions catalanes insurgées.

3L'ouvrage, préfacé par Francesco Benigno, se compose d'une introduction, de deux parties, respectivement consacrée à la mise en récit des faits puis aux rivalités mémorielles, d'un épilogue et se referme sur un beau plan en couleur de Barcelone datant de 1697, suivi de deux cartes réalisées par l'auteur qui permettent de visualiser les espaces où le « Corpus de Sang » se déroula.

4À partir d'un vaste corpus hétérogène – lettres, documentation institutionnelle, *diarios*, imprimés, manuscrits, pamphlets, manifestes de propagande, chroniques, etc. – la première partie révèle la multiplicité des versions auxquelles l'événement a donné lieu, notamment dans ses aspects les plus polémiques, tels que l'attaque des résidences des membres de l'administration royale, la mort du vice-roi puis l'organisation spontanée d'une procession de Corpus Christi par les moissonneurs et, enfin, le rôle des autorités catalanes dans l'évacuation des émeutiers et dans l'apaisement des tensions. Gracia-Arnau constate que, malgré ces divergences, certains motifs, tantôt cardinaux, tantôt anecdotiques, se répètent d'un récit à un autre, ce qui l'amène, à étudier l'intertextualité. Il montre ainsi que certaines versions de l'événement ont œuvré, pour ainsi dire,

en tant qu'hypotexte, comme par exemple la *Proclamación Católica* de G. Sala (1640) et la *Noticia Universal de Cataluña* de F. Martí i Viladamor (1640), qui ont été largement diffusées en Espagne, mais aussi à l'étranger (France, Gênes et Naples).

5La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la concurrence mémorielle que se sont livrée « rebelles » et « royalistes » pour imposer leur version de la mort du vice-roi. En prenant ses distances avec la traditionnelle lecture nationaliste de « 1640 », le livre révèle certains aspects des discours engendrés par l'événement qui ont été considérés comme secondaires, alors qu'ils ont, en réalité, joué à plein dans le régime de propagande et de contre-propagande. Car si la mort du vice-roi, l'*alter ego* du souverain, témoigne, pour les partisans de Philippe IV, de la barbarie et de la violence des moissonneurs, qui auraient agi avec la complicité des institutions catalanes, comment expliquer, du côté « rebelle », le magnicide, *a fortiori* lorsqu'il est question de justifier aux yeux du monde une guerre défensive ? I. Gracia-Arnau montre que les stratégies discursives sont diverses et qu'elles oscillent entre le providentialisme, la violence rituelle, le soulèvement contre la tyrannie des ministres, voire le banal accident, l'enjeu étant de dédouaner les institutions catalanes de toute responsabilité et d'affirmer l'idée d'une Catalogne fidèle à l'ordre.

6Ivan Gracia-Arnau aborde la question au prisme de la mémoire, en s'appuyant sur les travaux d'E. Kuijpers et de J. Pollmann, pionnières dans les études consacrées aux mémoires collectives à l'époque moderne, et de la violence rituelle, en empruntant, entre autres, à Natalie Z. Davis et à D. Crouzet. L'enquête montre ainsi que la mise en récit de la mort du vice-roi répond à des codes de représentation et participe de l'action politique, la violence étant une forme de mobilisation sociale et d'engagement. Aussi, étudier les récits d'événements violents survenus dans les révoltes de l'époque moderne nous permet d'en apprendre un peu plus sur l'univers mental et sur le degré de politisation des classes dites subalternes et, en cela, I. Gracia-Arnau offre un regard neuf sur la révolte des Catalans de 1640.

7L'analyse part d'une distinction, inspirée de F. Benigno et K. Sharpe, entre « document » et « texte », pour observer les récits dans leur partialité, là où les historiens ont longtemps été guidés par un critère de neutralité. Si les subjectivités constituent un objet d'étude riche, la dichotomie établie pourra être jugée un peu rigide, car l'attention portée aux typologies documentaires place l'exégète au cœur de la fabrique des textes et lui permet de cerner au plus près les intentions des auteurs, individus ou institutions, qui ont mis en récit la mort d'un vice-roi. De même, les textes sont faits de mots, témoins d'une époque, qui permettent d'écrire la mémoire de la violence. L'enquête pourrait ainsi se prolonger en soumettant la lettre des récits à un questionnaire plus philologique : quel lexique, quels procédés rhétoriques choisit-on pour raconter la mort du vice-roi ? S'agit-il d'un assassinat comme le suggère le titre, un terme peu fréquent et très connoté dans la langue classique ? La « tyrannie » d'Olivares appartient-elle à la même catégorie de pensée que la « tyrannie » (ou plutôt « les tyrannies ») des soldats (p. 226) ? De même, ne conviendrait-il pas de dire des partisans de Philippe IV qu'ils sont « philippistes » plutôt que « royalistes », les « rebelles » étant aux aussi royalistes ? L'ouvrage d'I. Gracia-Arnau ouvre ainsi la voie à un questionnement renouvelé sur l'un des événements de l'histoire de la Catalogne sur lequel on pensait déjà avoir tout dit, ou presque.

Referencia electrónica

Mathias Ledroit, «Ivan Gracia-Arnau, *¿Quién asesinó al virrey? Memoria de la violencia durante la revuelta catalana de 1640*», *Mélanges de la Casa de Velázquez* [En línea], 55-1 | 2025, Publicado el 06 mayo 2025, consultado el 27 octubre 2025. URL: <http://journals.openedition.org/mcv/23427>; DOI: <https://doi.org/10.4000/140tb>